

FRANÇAISES LIBRES

Ainsi a pu naître une petite marine de guerre et de commerce digne de ce nom, à partir d'une population disparate composée de quelques rares officiers et officiers mariniers de carrière et de réserve et d'une masse de jeunes gens sans expérience préalable du métier de la mer ou des armes, mais animés d'une bonne volonté manifeste.

Le 3 août 1943, date de la fusion avec les Forces maritimes d'Afrique, les FNFL sont fortes de 13 000 hommes et comprennent une quarantaine de bâtiments de guerre, deux bataillons de fusiliers-marins, une flottille d'aéronavale et une soixantaine de bâtiments marchands.

Les FNFL deviendront les FNGB (Forces navales en Grande-Bretagne) et continueront à se développer. La marine de guerre sera renforcée par 6 frégates, 1 destroyer d'escorte, 2 sous-marins, un bataillon de fusiliers-marins commandos et une flottille d'aéronavale. La marine marchande s'enrichira d'un cargo. L'amiral Muselier quittera ses fonctions au printemps 1942 et sera remplacé par l'amiral Auboyneau qui lors de la fusion avec les FMA deviendra l'adjoint du chef d'état-major général de la marine. L'amiral d'Argenlieu prendra le commandement des FNGB.

En juin 1940, après la débâcle, l'Angleterre s'est retrouvée seule face à l'Allemagne et l'Italie. Or l'Angleterre est une île et tout (ou pratiquement tout) ce dont elle a besoin vient par mer, par

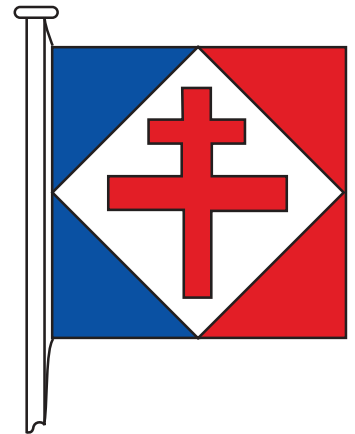


Un détachement de la marine défile à Londres.

deux grandes routes de ravitaillement, est-ouest, celle des États-Unis et du Canada, nord-sud, celle de l'Amérique du Sud et de l'Afrique.

C'est la lutte pour assurer la protection de ces lignes de ravitaillement qu'on a appelé la Bataille de l'Atlantique. Comme a dit Churchill, « *c'est la bataille qu'il fallait à tout prix gagner ! car sans cette victoire, il n'y aurait pas eu d'autres batailles ni d'autres victoires.* »

Elle a duré du premier au dernier jour de la guerre ; elle s'est déroulée essentiellement dans l'Atlantique Nord, entre la banquise et l'Équateur. De son issue dépendait la survie de la Grande-Bretagne, mais aussi le transfert en Afrique du Nord puis en Europe de la puissance américaine. Nulle part ailleurs le péril n'a été aussi grand et la victoire aussi longtemps indécisée.



Le ralliement d'un marin, Pierre Bourdais, en juillet 1940

L'armistice agit comme le fait le chloroforme, en salle de chirurgie, lorsque le patient absorbe les premières bouffées... Déjà, ceux qui voulaient dormir, dormaient... Ici, nous ne sommes que quelques-uns à vouloir nous arracher à un retour en masse, que nous sentons proche, vers notre patrie « occupée » ! Que reste-t-il aux Anglais, en dehors de leur détermination ? Ils vont assez brutalement nous prouver leur énergie ! Le 3 juillet, à six heures du matin, les « Royal Marines » font irruption à bord, baïonnette au canon, et nous ordonnent d'évacuer nos bâtiments ! Nous pensions bien qu'il se passerait quelque chose, depuis le 25 juin, mais une telle brutalité, de la part de nos amis, n'était pas prévue, en tout cas pas à bord de l'*Ambroise Paré*. Le même scénario se déroule, à la même heure, sur tous les bâtiments français se trouvant dans les ports ou dans les rades d'Angleterre. On peut estimer à un dixième de la flotte de combat et à un septième de la flotte marchande française les navires présents dans les ports et rades britanniques en ce début juillet... Il est très difficile pour nous de savoir ce qui se passe : s'il est sûr que Darlan, après de fortes hésitations – ou pour brouiller les cartes – prône maintenant l'exécution des clauses de l'armistice, « *nos anciens alliés ne doivent pas être écoutés* » (26/6/40), « *trahison sur toute la ligne* » lui répond en écho le lieutenant de vaisseau Drogou, qui rallie un port anglais avec son sous-marin le *Narval*... Une telle « main-mise » sur les bâtiments français ne s'est pas toujours aussi facilement passée, notamment à bord du *Surcouf* qui se trouve toujours en rade à Plymouth, et où le factionnaire a été tué ! Nous sommes rassemblés dans un vaste hangar, quelque 3500 marins français, en provenance du *Paris*, du *Commandant Duboc*, du *Commandant Domine*, de plusieurs petits bâtiments tels que l'*Ambroise Paré*, des chasseurs, etc.

Un officier supérieur, le commodore Crutobry, s'adresse à nous en français et nous lit un papier : « *Trois options nous sont offertes, soit : continuer la lutte en tant que Français et côte à côte avec les alliés (option de Gaulle) ; adopter la nationalité anglaise et servir dans la « Royal Navy » ; être rapatrié en France – ou en Afrique du Nord – suivant les possibilités matérielles des Anglais.* » Le choix à faire est immédiat, et ceux qui « sont volontaires pour continuer la lutte, malgré l'armistice signé en France », doivent sortir des rangs et se rassembler sur le vaste terre-plein, devant le hangar ! En quelques instants, j'en ai décidé quelques-uns, autour de moi, sans les connaître : là un regard hésitant, ici un geste indécis, alors que moi-même, je ne réalise pas très bien pourquoi je les entraîne ! C'est pourtant une décision personnelle qu'il s'agit de prendre, mais je suis guidé comme par une volonté instinctive de survie !

La croix de Lorraine est indissociable de la France Libre. La croix de Lorraine est présente sur les insignes de poitrine des marins et aviateurs et flotte à la proue des bâtiments des FNFL. Le pavillon de beaupré à croix de Lorraine flotte aujourd'hui encore à la proue des unités qui portent le nom d'une ancienne unité des FNFL et à bord des porte-avions Charles-de-Gaulle, pérennisant ainsi l'action des marins de la France Libre.